

BERNARD FOCCROULLE



Photo: © Johan JACOBS

Carte d'identité

Nom: FOCCROULLE

Prénom: Bernard

Âge: 53 ans

Signe distinctif:

un artiste en résistance par l'intelligence et l'émotion

Quel a été votre parcours scolaire?

Bernard FOCCROULLE: J'ai fait mes études primaires à Sainte-Véronique et mes études secondaires au Collège Saint-Servais, à Liège. J'en garde de bons souvenirs. L'un de mes instituteurs m'a particulièrement marqué, un jeune enseignant plein d'idéal et d'énergie. Non seulement ses cours étaient bien donnés, mais il abordait aussi des sujets de société que je trouvais passionnants. Je rentrais à la maison avec plein d'histoires à raconter, d'images du monde et de réflexions. *A posteriori*, je regrette un peu que ces deux écoles aient été "trop homogènes" sur le plan social. C'est plus tard, au service militaire, ou par mon engagement politique, que j'ai rencontré des gens de milieux très différents du mien.

L'art était-il déjà présent à ce moment?

BF: Il y en avait peut-être un peu, mais je n'en ai pratiquement aucun souvenir... Par contre, l'art était très présent chez moi: ma mère était pianiste et les 4 enfants, dont j'étais l'aîné, faisaient de la musique. J'ai été au Conservatoire dès l'âge de 7 ans.

Entre musique et poésie. Et au-delà...

Compositeur, musicien et directeur du Théâtre Royal de la Monnaie jusqu'en juin 2007, **Bernard FOCCROULLE** prend également, en ce début d'année, la tête du Festival d'Art Lyrique d'Aix-en-Provence. Rencontre.

Pour vos parents, l'école, c'était important?

BF: Oui, c'était très important! Importance que je partageais d'ailleurs, et plaisir aussi. J'ai toujours eu de bons résultats sans grand problème. J'étais motivé, je participais, je m'intéressais à beaucoup de choses.

Au secondaire, quelles étaient les matières qui vous plaisaient le plus ou le moins?

BF: J'ai de bons souvenirs d'enseignants assez exceptionnels, des gens de qualité, généralement à l'écoute. J'ai eu la chance d'avoir un professeur de français particulièrement ouvert, passionné de langue et de culture françaises. Il avait un réel intérêt pour la dimension esthétique, qui n'était pas du tout mise en avant au collège et qui m'a vraiment manqué pendant mes études secondaires. En fin d'humanités, j'ai eu des relations plus tendues avec certains de mes professeurs, sans doute à cause de mon caractère, un peu rebelle, et de leur attitude, un peu conservatrice. J'ai terminé mes études au Conservatoire pratiquement en même temps que mes études secondaires. À ce moment, j'ai donné une part plus importante à la musique, et je pense ne pas avoir retiré suffisamment de mes cours scientifiques. J'avais sans doute plus d'intérêt pour les sciences humaines que pour les sciences exactes! Pour ce qui est des langues, je suis sorti du collège avec de bonnes bases en néerlandais, que j'ai pu réactiver assez facilement quand j'ai été nommé à *la Monnaie*. Quant aux cours d'histoire, ils m'ont fortement structuré, et j'en ai gardé une "vision historique" des choses qui m'a toujours accompagné dans mon travail d'interprète, de directeur d'opéra, etc.

À quoi ressemblait un bon prof, pour vous, à l'époque?

BF: Pour moi, c'est quelqu'un que je n'ai pas eu comme prof, mais qui enseignait en rhétorique à Saint-Servais, le Père LAMBERT. C'était une personne particulièrement affable et dynamique. Ami de Léo FERRE, il l'a fait venir à Liège, ce qui, à l'époque, avait créé un vrai scandale dans la bourgeoisie bien-pensante. Il était aussi en charge de projets culturels. Il a notamment monté la trilogie d'Eschyle, et j'en ai fait le décor sonore. C'était un vrai moment de théâtre! C'est pratiquement le seul souvenir artistique de mes humanités.

À LIRE

Bernard FOCCROULLE et Pierre DELROCK, *Entre passion et résistance*, Labor, 2004

Vous suiviez de pair humanités et Conservatoire. Quelles différences y avait-il entre les deux, dans la manière d'apprendre?

BF: C'était effectivement très différent. Au collège, l'enseignement était essentiellement collectif et magistral, alors qu'il était plus individualisé au Conservatoire, faisant davantage appel à la créativité. Avoir les deux m'a été utile, car j'ai notamment appris à travailler vite. La relation avec les enseignants était également différente. Au Conservatoire, malgré un fond très conservateur, l'arrivée d'une nouvelle génération (Henri POUSSEUR, Pierre BARTHOLOME...) a permis une réelle ouverture sur la culture contemporaine, musicale et autre. Pour ce qui est du collège, je lui suis redevable de la qualité de ma formation sur tous les plans, mais je regrette son manque d'ouverture au monde et aux grands enjeux de l'époque.

Et après les humanités?

BF: J'ai pris deux ans pour terminer les cours au plus haut niveau au Conservatoire, et j'ai suivi en même temps quelques cours à l'université de Liège, dans différents domaines comme la psychologie, les maths et la philosophie. Je me suis ensuite engagé au Parti communiste, sans pour autant couper avec ma famille ni avec une série d'amis appartenant au monde religieux. Cet engagement m'a permis de me confronter, pendant une dizaine d'années, à d'autres milieux, à d'autres manières de penser et au monde laïc, que je n'avais pas du tout fréquenté jusque là. Cela a constitué une autre période de formation.

Plutôt que de foi, vous parlez de "reconnaissance du sacré"...

BF: La question de la foi est extraordinairement difficile à aborder pour moi, et en même temps, j'ai toujours essayé d'assumer de la manière la plus continue possible tout cet héritage de valeurs. Je ne l'exprime plus et ne le vis plus comme mon père, par exemple, mais je ne suis pas non plus en rupture par rapport à ça. C'est une question ouverte, parce que je crois que non seulement ça m'a nourri quand j'étais jeune, mais que ça continue à me nourrir aujourd'hui.

Quelle fonction faut-il assigner à l'art à l'école?

BF: Le rôle de l'enseignement n'est pas de former ou d'identifier de futurs artistes, il y a d'autres canaux pour ça. Mais une sensibilisation aux disciplines artistiques (en assistant à des spectacles ou, de préférence, en y participant activement) devrait être inséparable de la formation de tout être humain. C'était le

cas dans les sociétés traditionnelles, ça l'est encore aujourd'hui dans des pays comme la Finlande ou la Hongrie, où la musique est mieux intégrée à l'enseignement. Si j'ai une chose à dire concernant mes études, dont je répète qu'elles m'ont plu pour l'essentiel, c'est qu'elles ont surtout développé la dimension rationnelle et très peu l'irrationnel, l'onirique, l'émotionnel, l'affectif. Ce n'était pas absent, mais la balance n'était pas juste! Je trouve dommage de ne pas arriver à équilibrer cette balance pour la majorité des adolescents.

Quel rôle l'art pourrait-il jouer dans la pratique des enseignants?

BF: Je suis absolument convaincu que tous les enseignants ont intérêt à porter un regard sur la dimension artistique. Je crois beaucoup aux partenariats dans ce domaine. À *la Monnaie*¹, nous proposons l'accès à l'opéra et nous offrons des outils pédagogiques aux enseignants, qui peuvent se réemparer de la matière, quelle que soit leur discipline. D'une visite dans un musée ou d'un spectacle d'opéra, on peut nourrir des mois de travail!

Vous avez écrit: "La poésie nous permet de relier ces deux notions, indissociables à mes yeux, et qui constituent les plus fortes raisons de vivre: la beauté et la résistance". Comment réaliser cela aujourd'hui?

BF: Je pense que nous pouvons tous, là où nous sommes, être touchés par ces deux aspects. La beauté, parce que c'est quelque chose qui change la vie. Rien à voir avec le luxe, ça peut être une fleur, une œuvre d'art, une couleur, une rencontre... Une multitude de choses peuvent être belles ou non. On peut vivre dans un environnement dépourvu de beauté, comme on peut s'attacher à rendre beau un environnement ingrat. Quant à la notion de résistance, c'est une attitude: refuser de se laisser faire, de se laisser guider par notre envie de satisfaire nos besoins les plus immédiats. C'est penser à plus long terme. Résister pour essayer de trouver un équilibre dans un monde en manque de points de repère, pour ne pas se laisser entraîner par la vague de la marchandisation. Tous, adultes, adolescents, nous avons vraiment intérêt à trouver notre propre voie, à ne pas entrer dans un moule. C'est aussi ça que je retiens de mes années politiques. Le danger, c'est de croire qu'il puisse y avoir un paradis sur terre et une seule manière d'y arriver. C'est absolument faux! ■

INTERVIEW FRANÇOIS TEFNIN

TEXTE MARIE-NOËLLE LOVENFOSSE

1. www.lamonnaie.be - voir, notamment, la rubrique "écoles" et le service éducatif.